L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, entre les rues Bienville et Conti. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 19 FEVRIER 1882.

FEUILLETON.

No 7 — Commencé le 8 janvier.

LA Fille d'Auberge

—PAR—

ALFRED SIRVEN.

Première Partie.

XI

LES SOURICIERES.

(Suite)

Elle se sentait au pouvoir du comte. Elle n'entrevoyait pas la possibilité de lui échapper.

Elle en cherchait le moyen dans sa tête et toutes ses facultés s'étaient concentrées dans son cerveau.

Elle se laissa donc guider sans résistance vers le sopha, où le comte la fit asseoir ; puis il prit place près d'elle.

—Voyons, enfant, de quoi as-tu peur ? Qui donc serait assez cruel au monde pour vouloir causer le moindre chagrin à une fille aussi jolie, aussi charmante ?... De beaux yeux comme les tiens ne sont pas faits pour pleurer... Et je veux que tes lèvres ne s'ouvrent que pour sourire au bonheur...

Le comte, en fait de banalités flatteuses à l'usage du beau sexe, aurait pu parler plusieurs heures sans avoir l'air de se répéter. Question d'habitude.

Eloé ne l'interrompait pas. Ses yeux hagards et fixes, sa respiration retenue, sa passivité disaient suffisamment que sa pensée n'assistait pas à cette conversation monologuée.

Le comte continua :

—Sachez-le bien, ma chère enfant, toutes tes volontés, tous tes caprices seront pour moi autant d'ordres que je m'empresserai d'exécuter, car je t'aime, Eloé !....

Il lui passa un bras autour de la taille, et doucement l'attira à lui....

—Je t'aime comme jamais aucune femme n'aura été aimée !....

—Laissez-moi ! fit Eloé machinalement.

Son esprit n'avait point encore repris possession de son cerveau.

—Ah ! c'est qu'aussi aucune femme n'est belle et adorable autant que toi !... poursuivit le comte en la pressant contre son cœur....

—Non, laissez-moi, vous dis-je.

—Eloé !.... ma chère âme !....

Mais la jeune fille, avec une énergie dont il ne l'eût pas supposée capable, se dégagea violemment.

—Mon Dieu ! fit-elle avec un accent de détresse, en se sauvant à l'extrémité de la salle.

—Voyons, Eloé, es-tu folle ! C'est de l'enfantillage, en vérité !.... Tu t'effraies de rien.... Si tu savais comme tout cela est inutile !....

—Au secours ! au secours ! à moi ! s'écria la malheureuse, en s'échappant encore des mains du suborneur.

—Bah ! personne ne viendra, pauvre petite !.... comprends-le donc enfin !....

Le comte l'avait cette fois encore laissée fuir, trouvant inutile d'user les forces de l'enfant dans une lutte ridicule.

Eloé avait couru à la porte ; elle en avait tiré le verrou et s'efforçait vainement de l'ouvrir....

Un autre verrou la fermait à l'extérieur.

—Fermée ! soupira la prisonnière terrifiée.

La seule issue par laquelle elle espérait se dérober à la fatalité de sa situation, lui manquait aussi !

—Tout est prévu, ma belle...., tu ne peux m'échapper, reprit le comte d'un air railleur, en s'asseyant tranquillement à l'extrémité du sopha, en face d'Eloé, adossée à la porte, droite et rigide comme une statue. Ah ! petite farouche, petite sauvage, petite sotte ! Tout à l'heure je priais, je suppliais, j'implorais, et tu m'as repoussé !.... Je voulais te laisser un prétexte à ta défaite, que tout le monde eût ignorée, et tu te révoltes !... A présent, je veux, j'ordonne !.... tu entends !.... allons !....

—Mon Dieu ! mon Dieu, viens à mon aide ! s'écria Eloé tremblante, éplorée.

—Prie tout ce que tu voudras, ma jolie fille ; mais, à cette heure, il n'est ni dieu ni diable qui puisse t'arracher de mes mains ;

Le ton sarcastique du comte et sa tranquillité firent comprendre à la pauvre victime que cette fois elle était bien irrévocablement perdue.

Ce fut avec un cri déchirant de désespoir qu'elle invoqua encore l'appui de la divinité.

—Mon Dieu !.... Inspirez-moi, mon Dieu !....

Le comte ricana :

—Ce que Dieu pourrait t'inspirer de mieux dans ton intérêt, ce serait de devenir raisonnable, et de ne pas te lasser par une résistance vaine.

—Impie !.... lâche !.... Je vous méprise !.. et je vous hais !....

Eloé accompagna cette virulente apostrophe d'une expression de dégoût tellement accentuée, que le comte qui, jusque-là, avait suivi l'impuissante résistance de l'orpheline comme on suit au théâtre une scène de comédie, se trouva blessé.

Rencontrer une rebelle, lui qui avait toujours triomphé, cela l'avait d'abord étonné, puis amusé.

Maintenant il trouvait que la scène avait duré assez longtemps et qu'il fallait en finir.

Aussi ce fut avec le ton de commandement qui lui était habituel, qu'il reprit :

—Allons ! assez de simagrées comme cela !

Il se leva résolu, l'œil menaçant, et alla pour la saisir.

Eloé, adossée au mur, frissonnante comme la feuille, le voyait venir à elle sans trouver la force de fuir. Et d'ailleurs, où aurait-elle fui ? La chambre était sans issue et ne recélait aucun meuble, derrière lequel, en le renversant, elle eût pu s'abriter.

Tout à coup, ses yeux s'arrêtent sur l'âtre de la cheminée.

Aux dernières lueurs du foyer qui s'éteint, elle a aperçu comme un reflet métallique.

Elle se souvient.

L'objet, dont elle ne pouvait de loin distinguer la forme, c'était la hachette à diviser le bois qu'elle se rappelait avoir vue à son arrivée dans la chambre.

C'était le salut !

Près d'être appréhendée, d'un bond rapide comme la pensée, elle s'élance, repousse violemment son adversaire qui recule et chancelle à cette attaque aussi brusque qu'imprévue, se précipite vers la hachette, qu'elle saisit d'une main fiévreuse, et se met en défense.

Le comte avait aussitôt repris l'équilibre et s'avançait vers elle.

—N'approchez pas, je vous tue ! s'écria-t-elle avec un accent de résolution qui fit hésiter le maître du château.

Ses yeux étincelaient dans l'obscurité relative qui régnait hors de la portée de la faible lumière venant du foyer ; ses narines étaient frémissantes, ses dents claquaient, sa bouche ayant ce rictus particulier aux fauves.

Avec une énergie héroïque, elle tenait haut et fièrement l'arme providentielle et attendait l'ennemi.

Et comme le comte, indécis sur le sérieux de cette menace, paraissait ne point devoir en tenir compte, la courageuse enfant reprit, avec une énergie de voix que ne démentait pas son attitude :

—Je vous tue.... J'y suis résolue !....

Elle fit même un pas en avant.

Ce mouvement audacieux en détermina un autre chez le comte, mais en sens contraire.

Il se rejeta vivement en arrière.

—Soit !.... mais tu es ma prisonnière ! fit-il avec un ricanement sinistre.

Au lieu d'un triomphe dont il se croyait assuré, c'était une défaite, la première qu'il essayait !

Tout à coup il disparut à travers la muraille, sans bruit, comme il était venu.

Eloé resta un moment atterrée, les yeux fixés sur l'endroit mystérieux.

Mais bientôt ses nerfs surexcités se détendirent : l'oppression qui étreignait sa poitrine la quitta, elle respira.

Puis, déposant la hachette, elle tomba à genoux et, dans une prière fervente, elle remercia Dieu d'être venu à son aide, en ayant permis qu'une arme eût été oubliée dans cette chambre maudite où tout avait été perfidement préparé pour son déshonneur.

Sa première pensée avait été pour Dieu, sa seconde fut pour Christiern.

—Ah ! je savais bien, moi, qu'il n'était pas coupable ! s'écria-t-elle comme subitement illuminée. Cette misérable femme le calomniait. Tous ces beaux semblants d'amitié dont elle m'accablait n'étaient que pour endormir ma vigilance... Il fallait me conduire dans ce piège infâme !...

La lumière se faisait dans son esprit.

Elle porta ses deux mains à son cœur et, radieuse, les yeux levés au ciel, elle ne put s'empêcher d'exprimer tout haut les sentiments qu'elle ressentait.

—Oui, il est innocent, il est honnête.. il est fidèle.... il m'aime.... il n'aime que moi.... que moi seule !.... ô mon Christiern ! moi aussi je t'aime !.... Je mourrais plutôt que de cesser d'être digne de toi !....

Elle s'interrompit, croyant entendre du bruit dans la chambre voisine.

Elle se précipita vers la porte et poussa vivement le verrou qu'elle avait tiré peu d'instants auparavant.

—Lui, encore ?

Le tremblement l'avait reprise.

—Elle aussi, peut-être.... Ou tous les deux !

Elle colla son oreille à la porte.

—Non.... plus rien !.... fit-elle avec un soupir de soulagement.

—Mais, il va revenir !.... et dans ces ténèbres comment pourrais-je me défendre ?....

Le foyer était complètement éteint.

Elle en remua les cendres, et n'en put tirer la moindre étincelle.

Alors elle courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Une rafale s'engouffra dans la chambre, et la repoussa en arrière en l'enveloppant d'un tourbillon de neige.

Elle jeta un cri, et s'empressa de refermer.

—Je mourrai de froid au milieu de cette tourmente, se dit-elle, et je serai assaillie par les loups, peut-être !....Ah ! dévorée toute vivante !.... Mon Dieu !.... mon Dieu !....Enfin !....Si je dois mourir, cette mort-là, du moins, n'est pas honteuse.... Le déshonneur me tuerait, je le sens.... Mourir pour mourir, je mourrai pure et digne de toi, mon Christiern !

Fermement résolue à sauter par la fenêtre, quelque élevée fût-elle, la servante alla vers la cheminée reprendre la hachette qu'elle y avait déposée.

Dans le trajet, ses pieds s'embarrassèrent comme dans un piège ; elle faillit tomber.

Tout son sang reflua au cœur, sa respiration était suspendue.

Elle restait immobile au milieu de la chambre, n'osant risquer un pas ni faire un mouvement.

Bientôt rassurée pourtant, elle se décida à se baisser pour reconnaître au toucher quel objet venait de l'effrayer si fortement.

—Sauvée !.... sauvée du froid, s'écria-t-elle en se relevant presque joyeuse.

Elle avait retrouvé le châle dont dame Babeth lui avait fait une couverture ; elle le ramassa aussitôt, et s'en couvrit les épaules. Puis elle en noua les deux pointes autour de sa taille et passa le manche de sa hachette dans sa ceinture, en disant :

—Cela, contre les loups !....

Et, bien déterminée cette fois, elle rouvrit la fenêtre.

La neige tombait encore, mais le vent avait cessé.

L'intrépide jeune fille se pencha au dehors pour juger de l'espace qu'elle allait franchir.

Elle éprouva une sorte de vertige et se rejeta en arrière.

Il lui avait semblé voir un abîme sans fond.

Le manteau de neige qui couvrait uniformément la campagne et tapissait même la muraille ne laissait à l'œil aucun point de repère ou de comparaison, qui permît d'estimer, même approximativement, la distance de la fenêtre au sol.

Elle pouvait être aussi bien de vingt pieds ou de cent pieds.

Eloé eut un frisson.

Mais elle se remit aussitôt, confiante en cette providence qui, l'ayant sauvée une fois, lui inspirait à présent le moyen suprême d'échapper à son bourreau.

Elle interrogeait à nouveau le gouffre dans lequel elle allait s'engloutir.

Elle hésitait.

Soudain, un craquement imperceptible se fit entendre dans la boiserie.

La décision de l'infortunée fut bientôt prise.

Elle monta sur l'appui de la fenêtre..

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu, protégez-moi !.... Christiern, je t'aime !......

Et elle s'élança dans le vide......

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Deuxième Partie.

I

LE LAC

Le château de Remsthall, nous l'avons dit, était situé à mi-côte d'une montagne assez abrupte depuis le sommet, mais de pente très douce depuis le plateau, qui formait le parc, jusqu'à la plaine.

A près d'une lieue de distance du château, une dépression de terrain fortement accusée avait produit une sorte de lac marécageux par l'afflux des ruisseaux et du torrent de la Kissen qui descendaient des hauteurs environnantes.

Ce lac, de forme parabolique, bordé d'une haie de grands et vieux peupliers sur un quart de lieue de largeur, baignait le pied d'une vaste forêt s'étendant jusqu'au faîte de la montagne opposée.

Sur la rive la plus rapprochée du château se trouvait le village de Remsthall, bourg assez populeux, perdu au milieu des aulnes et des châtaigniers.

Sur la rive opposée s'étaient élevés, çà et là dans la forêt, des hameaux et des fermes sur des emplacements défrichés.

Plus loin, au centre des bois, trônait la maison forestière, c'est à dire l'habitation du garde-chasse, près de laquelle avaient été construits un pavillon et des écuries servant de rendez-vous de chasse aux hôtes du château.

Une distance d'environ mille mètres espaçait les deux rives du lac, qui mesurait plus d'une lieue de longueur.

Perpendiculaire à la série des bâtiments du château, en face de l'entrée principale, une route bordée de jeunes sapins se déroulait sur quelques centaines de pas, puis la route bifurquait ; la plantation d'arbres n'avait pas été continuée plus loin.

Le tronçon de droite conduisait directement au village. Celui de gauche, assez mal entretenu et tortueux, aboutissait à l'auberge des Quatre-Vents, où régnait maître Borusgeld.

C'était ce qu'on appelle un chemin de traverse. La vraie route était celle du village, seulement elle doublait le trajet.

L'épaisse couche de neige qui n'avait cessé de tomber depuis plusieurs jours, immense linceul couvrant la plaine et la montagne, avait fait disparaître toute trace de chemin, et la voie frayée par les piétons et par les attelages qui s'étaient rendus au château vers le déclin du jour, n'apparaissait déjà plus, comblée par la tourmente nouvelle.

Au moment où Eloé s'élançait dans l'espace, le comte pénétrait de nouveau dans la chambre.

De son bras gauche, horizontalement étendu, il portait une lanterne sourde dont le réflecteur brillant était destiné à éblouir et aveugler la jeune fille, tandis que lui resterait protégé par une obscurité complète contre l'arme dont elle l'avait menacé.

Le souffle d'air glacé qui le frappa au visage, la vue de la fenêtre grande ouverte et le cri déchirant qu'il avait perçu en entrant, lui apprirent aussitôt que sa victime venait encore de lui échapper.

Un rugissement de fauve partit de sa poitrine.

Il courut à la fenêtre et, en se penchant au dehors, il ne vit rien qu'une sorte de tache produite aux pieds de la muraille par une inégalité de niveau de la neige.

—Engloutie ! s'écria-t-il.... mais, vivante ou morte, je te veux !....

Et il s'enfuit à travers les corridors de cette aile de bâtiment, descendit les escaliers, sans lumière, avec une vitesse vertigineuse, sortit du château par une poterne et courut, aussi rapidement que le lui permettait l'amoncellement de la neige foncée et accumulée par le vent le long des murs, vers l'endroit où Eloé s'était ensevelie.

Ce trajet, vu la distance et les obstacles, avait demandé un certain temps.

Et quand le comte arriva haletant et ruisselant de sueur, au-dessous de la fenêtre fatale, le trou produit par la chute de la jeune fille était absolument vide.

Son désappointement fut si grand, qu'il demeura hébété, anéanti, comme si lui-même fût tombé d'en haut.

—Envolée ! se dit-il bientôt, avec ce sourire du viveur qui finit par prendre philosophiquement son parti d'une déconvenue, faite galante.

Une semblable résistance, à laquelle il n'était pas accoutumé, le charmait en même temps qu'elle le vexait ; car, si pour lui le résultat n'était pas douteux, il ne pouvait pas s'empêcher de s'étonner d'une lutte aussi prolongée dans laquelle jusqu'à présent il avait eu le dessous.

Son regard, promené sur le blanc tapis qui l'environnait et s'étendait à perte de vue, rencontra des traces légères comme des pas de gazelle, indiquant que la courageuse enfant, à peine étourdie par le saut périlleux qu'elle venait d'accomplir, s'était enfuie vivement.

—Allons, fit-il, elle n'est point blessée.... C'est l'important.

Au loin, dans la demi-obscurité blafarde et fluorescente que reflétait la nappe blanche, il lui sembla percevoir un mouvement ; mais il n'aurait pu affirmer que ce fût la fugitive plutôt qu'un tourbillon de neige animé par le vent.

Se mettre à la poursuite d'Eloé, il n'y songea pas.

Lorsqu'il avait vingt ans, peut être l'eût-il fait, et, bien que, approchant de la cinquantaine, il eût conservé l'agilité et la désinvolture de la jeunesse, il se contenta de se rendre compte de la direction suivie par Eloé et réintégra le château.

—Tu as beau faire, petite sotte, se disait-il, tu ne saurais m'échapper toujours et je te retrouverai ; ta sauvagerie ne te sauvera pas.

Cependant Eloé, après une course folle dont elle n'aurait pu calculer la longueur ni la durée, ni même la direction, tant était grande sa frayeur d'être poursuivie et de retomber entre les mains du comte, Eloé, à bout de forces, prise de vertige, haletante, s'était laissé tomber au pied d'un des chênes séculaires de la forêt.

Malgré l'âpreté de la bise, le mouvement excessif de la marche avait entretenu tout son être dans une douce moiteur. Mais au repos et à l'abri, la chaleur de son corps se transforma en une sorte de brume, atmosphère vaporeuse qui l'enveloppa entièrement, et qui, condensée aussitôt par le froid, retombait en aiguilles fines sur ses vêtements qu'elles pénétraient et roidissaient.

Se reposer, après tant d'émotions diverses et avec la lassitude qui l'accablait, lui semblait bon.

Elle se laissa aller à ce bien être de demi somnolence qui suit d'ordinaire les grandes surexcitations où les nerfs ont usé les forces musculaire et cervicale.

Le froid la gagnait sensiblement.

Elle avait conscience de sa situation et comprenait que, si le sommeil survenait, c'en était fait de son existence ; elle ne se réveillerait plus !.... Et pourtant elle ne tentait pas un effort pour se soustraire à cet état de langueur qui l'avait envahie.

Loin de là, elle semblait se complaire dans cette espèce de béatitude qu'un commencement de torpeur lui procurait.

Déjà même elle s'entrevoyait passer tranquillement de vie à trépas, sans une dernière pensée de gratitude pour la bienfaitrice, qui était son passé, ni un dernier souvenir d'amour pour Christiern qui devait être son avenir.

La mort par congélation offre ce phénomène, que toutes les forces s'annihilent au point de ne laisser aucun regret ; c'est la véritable *euthanasie*, la vraie bonne mort.

Mais l'instinct de la conservation, que la nature a créé partie intégrante de tous les êtres, rappela bientôt la jolie dormeuse aux sentiments de la réalité.

Elle se réveilla en sursaut et, d'un bond, fut sur pieds.

Après avoir échappé aux pièges et aux violences du grand seigneur, aux accidents inévitables d'une course échevelée à travers champs, d'autant plus dangereuse que, dans une obscurité relative, la neige dissimulait les inégalités de terrain en unifiant les trous et les aspérités ; après avoir évité la rencontre des loups que la forêt proche déversait souvent dans les campagnes avoisinantes, Eloé avait encore trop de vitalité dans son organisme pour s'éteindre ainsi, sans lutte.

Quand elle se fut relevée, un frisson glacial parcourut tout son être. Elle regarda autour d'elle et ne reconnut pas d'abord l'endroit où était venue s'échouer.

Le vent s'était apaisé, la neige ne tombait plus, mais les nuages immobiles continuaient à voiler uniformément le ciel.

Peut-être n'était ce qu'une accalmie ; peut-être aussi était-ce le prodrome d'un changement de temps dans les régions élevées de l'atmosphère.

Eloé ne prit nullement garde à ce fait. Ce qu'il lui importait, c'était, avant tout, de pouvoir s'orienter pour s'éloigner sûrement et vite de ce lieu désert qui, pour elle, ne pouvait être que mortel.

Au loin, tout au loin, à une distance et à une hauteur dont il lui était impossible de se rendre compte, car le ciel et la terre semblaient confondus dans une seule teinte, elle distingua une lueur rougeâtre.

—Ah ! oui.... le château ! soupira-t-elle avec tristesse. La fête.... c'est la fête !...

Et, immobile, elle considérait la série de petites étoiles lointaines, formées par chacune des hautes fenêtres illuminées de la vaste salle où le bal avait lieu, et qui, vues à cette distance, formaient une ligne horizontale brillante.

Au même moment, des sons d'instruments de bois et de cuivre, clarinette et trombonne, intermittents, alternés et simultanés, mais peu perceptibles, lui arrivèrent de la gauche.

—Le village, poursuivit-elle, l'endroit où dansent les pauvres.... c'est aussi fête pour eux !... Je me reconnais maintenant : en face, le château ; derrière-moi, le lac ; à ma gauche, le village ; à ma droite, là-bas, tout là-bas, l'auberge de.... mon père !

Et elle fit quelques pas dans cette dernière direction, puis elle s'arrêta.

—Mon père ! lui, mon père ? oh non ! mon ennemi plutôt.... Ennemi bien cruel !.... Retourner à la maison ?.... comment me recevrait-il, après m'avoir si lâchement abandonnée ? ah ! il me ramènerait de force au château !.... Non, non, plutôt mourir ici !....

Indécise, les pieds scellés dans la neige et n'ayant pour protecteurs que des petits souliers de bal, la pauvre enfant sentait le froid l'envahir de plus en plus, et ses jupes-courtes ne la garantissaient pas de ses cruelles morsures.

Tout à coup elle se mit résolument à marcher vers le lac.

—Je vais retrouver Christiern chez M. Robin, pensait-elle. En tournant le lac, c'est deux heures de marche, mais en le traversant j'abrège le chemin de plus de moitié.

Puis, tout haut, répondant à son intime pensée, elle se dit, comme pour s'encourager dans sa résolution :

—Des invités l'ont traversé ce soir, ainsi....

Pendant le trajet à travers les arbres dépouillés, elle songeait avec douleur que si sa mère adoptive, l'excellente femme qui l'avait élevée, avait encore été de ce monde, elle ne serait pas, elle, pauvre orpheline, à cette heure et par ce temps affreux, à la recherche d'un asile où elle pût réchauffer ses membres glacés et passer les dernières heures de cette interminable et fatale nuit.

—Le presbytère ! fit-elle subitement, comme frappée d'une pensée venue d'en haut, et en orientant sa marche dans la direction du village. Oui, le curé m'a toujours aimée et traitée avec bonté ; il ne refusera pas de me recevoir.

En ce moment le tintement de la cloche du village annonçait l'heure.

Eloé s'arrêta un instant pour compter les coups.

—Minuit !.... seulement ?.... Ah ! que cette nuit est longue, mon Dieu !

Et elle se remit en marche.

A cent pas à peine, elle vit arriver vers elle un être de forme étrange et qui, se détachant en noir sur le fond blanc de la neige, prenait aux yeux d'Eloé des proportions colossales et fantastiques.

La jeune servante jeta un cri de terreur et se blottit vivement derrière un tronc d'arbre.

Aussitôt le mystérieux voyageur s'arrêta et parut se dédoubler.

Une portion resta étendue sur le sol et l'autre partie se dirigea, en louvoyant, vers l'endroit d'où le cri s'était fait entendre.

Plus morte que vive, Eloé se profilait autant que possible, mais l'arbre qui l'abritait ne la dissimulait pas suffisamment, elle fut bientôt découverte.

—Qui va là ? cria une forte voix.

En entendant une voix humaine, Eloé fut un peu remise. Elle regarda et vit s'approcher un homme entièrement vêtu de peaux de loups et armé d'un grand coutelas.

C'était un braconnier.

Sous bois, l'obscurité était assez grande pour qu'on ne pût distinguer les traits du visage ; mais, en reconnaissant un costume féminin, l'homme, étonné, ne put s'empêcher de s'écrier :

—Une demoiselle !.... Mais que diable faites-vous donc par ici, l'enfant ?

—Je vais.... j'allais chez M. le curé, répondit naïvement la jeune fille.

—Le curé ? reprit le braconnier plus surpris encore, mais en riant dans sa barbe ; il n'y a plus de curé en ce moment au village, ainsi....

—Que dites-vous ?

—Ce que tout le monde sait, parbleu ! Voilà trois jours qu'il est parti en ville pour recueillir un héritage ; il ne reviendra que la semaine prochaine.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria Eloé avec un accent désespéré en levant ses mains jointes vers le ciel.

Le braconnier ne comprit pas tout ce qu'il y avait de douleur vraie dans ce cri, ou plutôt il se méprit sur la portée et le sens de l'exclamation.

Au timbre et à la sonorité barytonnante de la voix de cet inconnu, on pouvait reconnaître que la bonne humeur et la jovialité devaient former le fond de son caractère et qu'il était vraisemblablement un bonhomme.

—Mais, dites-moi, la belle, continua-t-il, si c'est pour un gros péché que vous ne pouvez garder jusque-là.... oh bien ! confiez-moi la chose.... je vous donnerai une absolution de patience, en attendant.... Mais, sans plaisanterie, croyez-moi, ma petite, vous feriez mieux de rentrer chez vous ou au bal, que de courir les bois à pareille heure. Vos vêtements sont par trop légers pour une nuit qui peut passer pour fraîche ; et vous devez vous sentir diantrement asticotée par cette coquine de brise qui passe là-dessous....

Et il désignait les jupes courtes de la jeune fille, qui l'écoutait sans comprendre, les yeux noyés de larmes.

—Vous savez ? poursuivit le braconnier en la quittant pour aller reprendre le fardeau dont il s'était prudemment débarrassé quand il s'était cru découvert,—vous savez ? c'est un joli rhume pour demain, si vous ne vous dépêchez pas de rentrer.... Et, d'un rhume, on peut en mourir, ça s'est vu !....

Le fardeau qu'il replaça sur ses épaules était un magnifique sanglier.

En repassant près de la jeune fille, qui n'avait pas fait un mouvement, il lui dit :

Si je n'étais pas forcé d'aller livrer cette marchandise-là assez loin d'ici, ma fille, je vous aurais volontiers offert ma compagnie.

—Merci, monsieur, répondit Eloé.

—Allons, bonne nuit ! ajouta le braconnier en s'éloignant à travers le bois.

L'homme suivait une direction parallèle au rivage du lac ; Eloé s'engagea dans une voie qui lui était perpendiculaire.

Elle s'était résolue à aller retrouver son ami Christiern, malgré les dangers et la longueur de la route.

Elle courut jusqu'au lac aussi vite que le lui permettait le manque d'élasticité de ses membres déjà engourdis.

Le lac, gelé et recouvert de neige sur toute son étendue, ne se distinguait de la terre ferme que par l'absence presque complète d'arbres.

On eût dit une vaste plaine dont l'uniformité n'était rompue que par quelques touffes de roseaux secs, poussés çà et là sur les hauts fonds assez nombreux et emprisonnés dans la glace.

Au moment de s'engager sur cette nappe d'eau gelée, une réflexion l'arrêta :

—Si Christiern n'était pas chez M. Robin !.... Le seul personne qui m'ait parlé de sa présence à la maison forestière, c'est cette odieuse dame Babeth, qui a tant menti pour m'attirer dans le piège. Peut être Christiern a été envoyé à la ville....Oh ! mais le généreux M. Robin ne fermera pas sa porte à une pauvre orpheline qui vient lui demander asile pour une nuit !......

Rassurée par la perspective d'un accueil tel qu'elle le souhaitait, elle se mit bravement en devoir de traverser le lac en ligne droite.

Ses premiers pas furent timides. Peu à peu elle s'enhardit. La confiance lui revenait.

Malgré les douleurs aiguës qu'elle ressentait dans les articulations et contre lesquelles elle s'armait de toute la force de sa volonté, elle entrevoyait prochaine la fin de cette horrible course que la fatalité l'avait contrainte d'accomplir.

Tout à coup, elle hésita à avancer : la glace qui la portait lui parut moins épaisse, moins résistante et presque flexible. En même temps un craquement l'avertit que son intuition ne l'avait pas trompée.

Un tressaillement d'épouvante s'empara de la malheureuse, et un cri s'échappa de sa poitrine.

C'était un avertissement sérieux à ne pas s'aventurer plus avant.

Une seconde elle s'arrêta, puis elle se mit à rétrograder lentement avec mille précautions en se rendant aussi légère que possible.

Mais elle n'avait pas reculé de dix pas, qu'un second craquement, plus prolongé et plus caractéristique, se fit entendre.

Terrifiée, elle se rejeta vivement de côté en s'écriant :

—Mon Dieu, je suis perdue !

Elle se tenait immobile sur la pointe des pieds comme si, en diminuant l'étendue du contact, elle allégeait en même temps le poids de son corps. Mais elle ne pouvait indéfiniment rester à cet endroit.

Une série de touffes de roseaux desséchés qu'elle aperçut à peu de distance, lui sembla offrir quelque chance de salut.......Elle se dirigea de ce côté.

Au loin, vers le milieu du lac, de petits crépitements de la glace qui se gerçait, précurseurs d'un dégel imminent et rapide, redoublait sa terreur.

Eperdue, elle hâta le pas ; mais en approchant des roseaux, elle reconnut, trop tard, qu'en cet endroit la glace était encore moins résistante, à en juger par les sinistres craquements que le fendillement produisait.

—Ah ! soupira-t-elle avec douleur, Dieu ne veut donc pas que je sois sauvée !......

Découragée, certaine maintenant qu'elle n'échapperait pas à la mort et que, d'un instant à l'autre, elle allait se trouver engloutie, elle ne continua pas moins à avancer, au hasard, machinalement.

Tout à coup, en effet, la glace s'ouvrit sous ses pas et la pauvre fille fut précipitée dans ce gouffre !......

Mais, en tombant, elle avait par instinct étendu les bras horizontalement, de sorte qu'elle ne disparut pas tout à fait ; et, circonstance heureuse, l'air, engagé sous son juponnage rendu rigide et imperméable par la neige qui s'y était convertie en glace, la soutint sur l'eau.

D'un élan surhumain, Eloé émergea du gouffre et, se couchant sur la glace, s'aidant de ses mains, elle parvint à se traîner quelques brasses plus loin.

—A moi ! à moi ! cria-t-elle d'une voix déchirante.

Ce cri était le dernier effort de la nature physique, à l'instant suprême de l'agonie !....

Autour de ses membres mouillés et déjà froids, l'eau se figeait, faisant corps avec la glace du lac.

La pensée résista un instant à l'atrophie des organes, mais bientôt elle s'engourdit aussi.......

Eloé ne souffrait plus !.......

Cependant le cri désespéré de la jeune fille avait été entendu au loin.

Une voix jeune et sonore avait répondu :

—Courage !...... courage !...... nous venons à votre secours !.......

Mais la distance était trop grande, ou bien les arbres, en divisant le son, avaient atténué la portée de la voix ; car, avant la perte de ses sens, Eloé n'avait même pas perçu l'écho de son propre cri.

Deux hommes accouraient de toute leur vitesse à travers le bois. Tous deux étaient vêtus de peaux de loups, portaient un fusil à la main et un grand couteau de chasse au côté.

L'un avait gagné une trentaine de pas sur l'autre, lorsqu'il s'arrêta au bord du lac :

—Hola !....fit-il ; holà !....répondez ! Et il prêta l'oreille pour percevoir une réponse, une plainte, un soupir.

Il renouvela son appel sans plus de succès.

Son compagnon, qui l'avait rejoint, lui dit :

—Tu dois t'être trompé, mon garçon.

—Je vous assure, père Robin, qu'un cri de détresse a été poussé.

—Je ne nie pas le cri, mon garçon, je l'ai entendu comme toi ; seulement, si mon ouïe n'est pas en défaut, et j'ai l'habitude des divers bruits de jour et de nuit en forêt, ce n'est pas de ce côté-ci, c'est par là, plus au nord, en plein lac.

Les deux hommes étaient le garde-chasse de la forêt, Robin, et le valet de pied du comte, que celui-ci avait envoyé à la maison forestière avec l'ordre d'y rester jusqu'à ce qu'il le rappelât.

Le prétexte de cet exil de Christiern était que Robin avait besoin d'un aide jeune, adroit et intrépide, pour abattre une certaine quantité de gibier, nécessaire aux réceptions du château.

LE RAMAYANA

—OU—

L'Iliade de l'Orient,

REPRÉSENTÉ PAR LES

CHEVALIERS DE MOMUS,

Le Jeudi, 16 Février 1882.

Procession aux Flambeaux.

LES TABLEAUX

—ET LE—

Bal à l'Opéra.

Pour peu que vous soyez un sanscritiste, de la force de Schlegel ou de Burnouf, vous avez lu le *Râmayana* (les aventures de Râma) en sanscrit, cette langue des Brahmanes, conservée comme langue sacrée de l'Hindoustan. Nous n'en pouvons dire autant. Nous nous sommes contenté de parcourir l'ouvrage dans la traduction, et nous allons, à la hâte, écrire ici un aperçu du sujet si magnifiquement représenté hier soir par les *Knights of Momus*.

Les Dieux d'autrefois — viveurs démodés aujourd'hui — les Dieux se sont émus : Râvana, un monstre à dix têtes et à vingt bras — ce qui parfois doit être gênant—abuse du privilège que Brahma—imprudent aussi à ses heures—lui conféra autrefois de faire le mal impunément, ou tout au moins en assurant sa vie contre toute attaque par les divinités et les démons. Remarquez que Brahma n'a point inclu les mortels, les hommes dans sa police d'assurance. On demande donc à Vichnou de s'incarner. Vichnou, gaillard tendre et folâtre, qui ne le cède en rien au prolifique Jupiter, Vichnou y consent. Son plan est bien vite fait.

Si bien que Dasaratha, roi d'Ayodhya, qui, malgré ses trois femmes—abondance de bien nuit aussi—se plaignait de n'avoir pas d'héritier mâle, se trouve bientôt en posséder quatre, parmi lesquels Râma, la septième incarnation de Vichnou, un spécialiste qui fait grandement les choses.

Avec du Vichnou dans les veines on grandit vite et bien. Râma, devenu homme, est entraîné par Viswamitra, un sage, à combattre les Rakshasas, mauvais génies qui troublent et souillent les sacrifices religieux. Râma, accompagné de son frère Lakshmana, qui, lui aussi, a du Vichnou, fait d'abord justice de ses ennemis, et puis conquiert Sita, fille du roi Mathila, en bandant et brisant un arc gigantesque que nul n'avait pu même soulever jusque-là. Heureux de sa victoire et de son amour, il rentre en Ayodhya, où son père putatif, Dasaratha vent partager le trône avec ce fils favori. Mais ici Râma se heurte à une belle-mère — il y en avait déjà—et celle-ci gagne tant et si bien sur l'esprit du roi, qu'elle le décide à déclarer son fils à elle, Bharata, encore un Vichnou, héritier présomptif, et à bannir Râma quatorze années. Elle est forte d'une promesse obtenue autrefois de Dasaratha, par laquelle il s'engageait à lui accorder, quelles qu'elles fussent, deux demandes qu'elle pourrait lui adresser. Or dans l'Hindoustan toute promesse était irrévocable. Nous avons changé tout cela, dirait Molière.

Râma, qui n'était pas un politicien, et qui ne veut pas que la foi paternelle ait été engagée en vain, part pour l'exil malgré les vœux de son peuple et de ceux de ses frères, Bharata et Satrughna euxmêmes. Pour partager son malheur et son exil il a Sita et son frère préféré Lakshmana.

L'espace dont nous disposons ne nous permet pas de raconter les détails de cette odyssée de 14 années. Si vous tenez à les connaître, vous n'avez qu'à lire les 24.000 vers disposés en distiques, nommés slokas, dont se compose le *Râmayana*. Disons, au courant de la plume, que là commence la mission providentielle de Râma. Le formidable Râvana, excité par sa sœur Surpanakha, immonde laidronne qui flirtait auprès de Râma, et que celui-ci a éconduite, enlève Sita. Dame ! quand on a vingt bras ! Râma n'a donc plus qu'un but, retrouver celle qu'il aime, atteindre le ravisseur, et en finir avec lui, ses dix têtes et ses vingt bras.

Pour arriver à ses fins il est aidé de son frère Lakshmana, de son ami dévoué Hanoûmat, d'un allié recruté en chemin, le roi quadrumane Sugriva avec ses hordes de singes à puissance magique, et enfin de son essence divine. En route donc ! et il franchit des distances immenses, et il brave tous les périls, et il lutte avec la créature et avec les éléments eux-mêmes, et quand l'Océan se dresse devant lui, il invoque le dieu de cet Océan, qui lui permet d'élever au-dessus de ses eaux calmes une chaussée faite d'arbres et de rochers, par laquelle il arrivera à l'île de Lanka, où il lui a été révélé par Sampati, un vieux vautour *détective*, que Sita languissait au fond du harem de Râvana, un Pâris, mais laid comme on ne l'est plus même chez les Hottentots.

En un tour de main la chaussée est construite par Nala, architecte descendu du ciel, et l'armée débarque à Lanka.

Un choc terrible a lieu entre les deux camps ; comme au siège de Troie, c'est pour une femme que se verse tout ce sang. Toujours et partout, en Orient aussi bien qu'en Occident, cherchez la femme. Au milieu de la mêlée furibonde apparaît le hideux et lubrique Râvana, debout sur son char éclatant d'or et de lumière. C'en est fait de Râma à pied contre cet ennemi, aussi repoussant que peu généreux, et qui s'inquiète médiocrement de l'inégalité de la lutte.... Mais non, le Dieu Indra veille, il dépêche sur le champ de bataille son char, que monte aussitôt Râma. Le duel s'engage, duel sans quartier ni merci, et Râvana tombe enfin sous une flèche enchantée, précieux don fait à Râma, et ainsi périt, de la main d'un homme, celui contre lequel dieux et démons étaient depuis si longtemps impuissants.

Sita est reconquise. Râma, plus heureux que l'infortuné Ménélas, a échappé à l'accident de ce dernier. Hélène, non, Sita, quoiqu'elle ait été dans les vingt bras du monstre, est restée pure ; le Dieu du Feu lui-même l'atteste—et ce billet-là vaut infiniment mieux, paraît-il, que celui de La Châtre.

Maintenant que ses 14 années de bannissement sont écoulées, Râma rentre dans son royaume dont la couronne lui est cédée volontiers par son frère Barata, aux acclamations de toute une nation, fière de son héros, de son roi, homme-Dieu, Hercule de l'Orient.

Râma était jeune et beau ; il eut sans doute beaucoup d'enfants, et cette fois, nous l'imaginons, sans la collaboration du spécialiste déjà nommé, Vichnou.

Telle est, en raccourci, une partie de l'épopée dont les *Knights of Momus* viennent de nous donner la représentation avec tant d'éclat dans la mise en scène, tant d'exactitude et de splendeur dans les costumes, les accessoires et la décoration.

Le *Râmayana*, trente-quatre fois centenaire tout à l'heure, puisque Valmiki, auquel on l'attribue, vivait quinze siècles environ, avant l'ère chrétienne, est riche en grandes beautés ; l'imagination orientale y flamboie partout. On l'a appelé l'*Iliade de l'Orient*, quoiqu'il ait précédé Homère de trois siècles. Il y aurait de nombreux et curieux rapprochements à faire entre cette vaste composition et l'Ancien et le Nouveau-Testament. Les affinités y sont frappantes.

D'après la légende, Valmiki aurait été inspiré par Brama, qui, après avoir suscité en lui une extase poétique, lui aurait confié la mission de chanter les exploits de Râma.

Comme pour les poèmes d'Homère, les fouilleurs ont dit que Râmayana était l'œuvre éparse de nombreux rapsodes, de prêtres cycliques. Valmiki n'en aurait été que le compilateur, ainsi que Pisistrate qui, le premier, réunit tous les fragments formant aujourd'hui l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Mais l'unité qui en est, ce nous semble, la caractéristique, soutient mal cette opinion.

Quoi qu'il en soit, le Râmayana est non seulement l'épopée la plus ancienne qui nous ait été transmise, mais aussi la plus grandiose, la plus attachante qu'ait produite le génie si étincelant de l'Orient ; il en a tout le brillant, toute la flamme. Il était difficile de faire un meilleur choix pour une procession aux flambeaux. C'est du tact et du goût.

Le long et fastueux cortège que l'on a vu défiler hier soir, se subdivisait en seize tableaux dont voici le détail :

PREMIER TABLEAU.

Le Temple de Indra.

C'est d'abord à la partie inférieure (rez-de-chaussée) une colonnade taillée dans le roc. Chaque pilier en est massif, peint et incrusté de pierres et de métaux précieux. La salle s'étend en une longue perspective ; elle a pour plancher une mosaïque d'or et d'argent, la voûte en est cintrée et azurée. Au centre et à chaque aile du Temple les quatre Dieux représentant les éléments :

De face, Indra, Dieu de la Terre,
A droite, Surya, Dieu du Soleil,
A gauche, Chandra, Dieu de la Lune,
En arrière, Agni, Dieu du Feu.

Sur un entablement qui ceint le Temple et sépare le premier étage du deuxième, on lit cette inscription en lettres rouges :

Le Ramayana

L'Iliade de l'Orient.

Les murs des second et troisième étages sont de marbre incrusté de mosaïque, style florentin : une représentation d'oiseaux, de vases et de fleurs. Les portes d'argent du second étage sont relevées de ciselures en relief, avec ces divers sujets :

Sur la porte du milieu, Ganesa et la Syllabe Mystique,
Sur la porte du centre, à droite, Brahma, }
Sur la porte à gauche Vichnou, } La Trinité Hindoue.
Sur la porte de derrière Siva. }

Les fenêtres sont drapées de rideaux de deux nuances : écarlate et orange.

La toiture est couronnée de dômes autour desquels se dressent un grand nombre de petites coupoles aux dorures étincelantes. Ces riches dorures, les incrustations infinies d'or et d'argent dont sont ornés les panneaux, les quatre lampes luxueuses placées aux angles d'argent du second étage, tout cela constitue un ensemble charmant, grandiose.

DEUXIÈME TABLEAU.

Valmiki reçoit le don de la poésie.

Après avoir pris congé de Narad, Valmiki se rend à la rivière Tamaso avec son élève. Là un chasseur tue un ardée mâle, et en entendant les plaintes de la femelle, Valmiki s'écrie : "Que le repos te soit à jamais refusé, à toi qui tues cet oiseau inoffensif alors qu'il s'ébattait avec sa femelle !" A peine ces mots prononcés, Valmiki est frappé du rhythme nouveau des vers qu'il vient lui-même de trouver involontairement, et pendant cette sorte d'extase Brahma lui apparaît.

TROISIÈME TABLEAU.

Rishyasring, cédant à des enchantements, se laisse entraîner de son ermitage.

En punition de certaines méfaits du roi des Ankas, Lomapad, et conformément à une prophétie, une affreuse sécheresse devait désoler son règne. Nulle pluie ne tomberait tant que, par force ou par persuasion, on ne ramènerait pas dans le royaume Rishyasring, fils de l'anachorète Vibhandek. Afin d'y parvenir voici l'expédient auquel recourut Lomapad : Il fit construire un superbe navire, qu'il transforma en une île, en le couvrant de terre et de gazon, et en l'ornant de tout ce qu'on put réunir de plus beau comme arbres, comme fruits, comme fleurs et arbustes. On nicha aussi dans les branches les oiseaux aux plumages les plus brillants, aux chants les plus suaves, et pour mieux achever le prestige, on embarqua sur cette île flottante des jeunes filles aux formes adorables, déguisées en ermites. Puis on mit à la voile et on aborda à l'ermitage. Rishyasring, séduit par ces merveilles, visite le prestigieux vaisseau et aussitôt on reprend la route du royaume d'Argus ; et dès son arrivée la pluie tant appelée tombe enfin.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le Sacrifice du Cheval Blanc.

Dasaratha, roi de l'Ayodhya, régnait dans toute sa puissante magnificence, mais un héritier manquait à son bonheur. Se conformant à une prophétie, il visita donc le roi Lamapad afin de demander à celui-ci d'obtenir que Rishyasring assistât à l'offrande du *Cheval Blanc* et alimentât les flammes avec l'huile sainte, sans laquelle le *Sacrifice du Cheval Blanc* ne serait jamais complet. Ainsi en avaient ordonné les Dieux, et à cette condition Dasaratha obtiendrait une progéniture mâle. Lamapad s'étant rendu à cette prière, le sacrifice put être achevé et complet.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le Conseil des Dieux.

Condamnation de Ravana.

Après le sacrifice Rishyasring, anxieux de servir le roi Dasaratha, convoque les Dieux qu'il implore de se rendre à la prière du pieux monarque.

Les Immortels se réunissent et prient aussi Brahma de les délivrer de Ravana, le terrible roi de Lanka qui les opprime. Brahma leur répond que cela ne peut être accompli que par le fils de l'homme. Vishnou paraît alors, les Dieux lui demandent de s'incarner et d'accorder un fils à Dasaratha. Il y consent, et l'un des fils né de cette incarnation, Rama, est celui qui tuera enfin Ravana.

SIXIÈME TABLEAU.

Les Noces de Rama.

Vishnou s'étant incarné à la demande des Dieux prépare le Nectar céleste et l'envoie à Dasaratha par un messager divin.

Dasaratha, obéissant à l'ordre qu'il avait reçu, offre le Nectar aux Reines ; et Kausalaya, qui en boit la moitié, donne le jour à Rama.

Dasaratha, avançant en âge, pense à un mariage pour son fils. C'est alors que Visvamitra se présente à lui et l'adjure de lui prêter l'aide de Rama pour exterminer les Rackshasas et les mauvais génies qui troublent l'Ermite dans son saint ministère. Malgré la jeunesse de Rama, Dasaratha y consent et Rama part avec le Sage. Après avoir vaincu et détruit les Rackshashas, et alors qu'ils allaient rentrer dans leurs foyers, ils font, dans le royaume de Janak, la rencontre de Mathila, possesseur du merveilleux arc de Siva. La main de sa fille Sita, type de beauté, et d'essence divine, ne doit être accordée qu'à celui qui, en signe de sa valeur, soulèvera et bandera cet arc. Jusque là tous les concurrents avaient échoué dans la tentative. Mais l'incomparable et vertueux Rama conquiert Sita, non seulement en bandant cet arc, gigantesque et miraculeux trésor céleste, mais en le brisant.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le Bannissement de Rama.

Dasaratha se dispose alors à proclamer Rama comme son successeur, mais ses vœux et son bonheur sont frustrés par les projets et les intrigues de Kaikeyi, seconde femme et la mère de Baharata. Jalouse de Rama, elle a résolu que son fils à elle règnerait sur l'*Ayodhya*. Elle exige donc de Dasaratha l'accomplissement d'une promesse qu'il lui a faite quelques années auparavant ; alors que, dangereusement blessé dans une bataille, il avait été soigné et sauvé par elle. Dans sa reconnaissance, Dasaratha s'était engagé à lui accorder deux demandes, quelles qu'elles fussent, qu'elle pourrait lui adresser. Chez les Hindous toute promesse faite était irrévocable. Le malheureux roi est obligé de se soumettre à Kaikeyi, dont la première demande est le bannissement de Rama pendant quatorze années, et la seconde, de reconnaître Baharata pour héritier présomptif. Rama s'incline devant ce cruel décret ; il ne veut pas que la parole de son père ait été donnée en vain. Il part, monté sur un chariot, que conduit Soumantra, et accompagné de Sita et de Lakshmana, son frère préféré et son ami fidèle.

HUITIÈME TABLEAU.

Le crime de Dasaratha.

Rama est à peine parti que son vieux père se laisse aller au désespoir. Six jours il pleure ; dans la nuit du septième il se rappelle que, bien jeune encore, il a commis inconsciemment un crime, et à ce crime de l'enfant il attribue le malheur qui frappe le vieillard. Il appelle Kausalaya, mère de Rama, et lui fait une révélation complète. Presqu'enfant, un jour qu'il chassait et qu'il était embusqué derrière un buisson, il entendit ce qu'il crut être le bruit d'un éléphant en train de boire, et décocha une flèche dans cette direction. Soudain, à sa vive surprise, à son grand étonnement, le son d'une voix humaine plaintive arriva à son oreille : il s'élança, et sur la rive du fleuve il découvrit un jeune Ermite que le trait avait atteint. Après avoir reproché son acte à Dasaratha, le jeune homme lui enjoignit d'aller quérir son père et sa mère, vieillards aveugles, que sa mort priverait de leur unique appui. Dasaratha obéit et conduisit ceux-ci auprès de leur enfant qui déjà n'était plus cadavre. Affolé de douleur, le vieux père jeta une malédiction à Dasaratha, et lui prédit qu'un jour il connaîtrait toutes les tortures que peut souffrir un père.

NEUVIÈME TABLEAU.

L'Enlèvement de Sita.

Pendant le séjour de Rama, de Sita et de Lakshmana au sein de la vallée de Panchavati, dans la forêt de Dandaka, Surpanhaka, un monstre, sœur de Ravana, conçoit pour Rama une passion violente qu'il repousse. Dans une crise de jalousie furieuse, elle s'élance sur Sita, la bien-aimée de Rama ; mais Lakshmana intervient et lui coupe le nez et les oreilles. Eperdue de rage, et afin de se venger, elle se rend auprès de Ravana qu'elle enflamme d'amour pour Sita. Celui-ci résolut de la posséder, et, aidé de Maricha, changé en cerf d'or, il attire Rama et Lakshmana à une chasse. Puis, à la faveur de cette absence, Ravana enlève Sita par la violence, et montant sur son chariot magique, s'envole avec elle à travers l'espace.

Jatayus, vautour gigantesque, roi, et aussi ami dévoué de Rama, entendant les cris de Sita qui implorait du secours, tente de la délivrer. Mais dans un terrible combat avec le ravisseur, l'oiseau reçoit une blessure mortelle.

DIXIÈME TABLEAU.

Kabandha relevé de la malédiction d'Indra.

A son retour de la chasse du géant métamorphosé en cerf, Rama découvre la disparition de Sita, et immédiatement se met à sa recherche. En explorant Janasthan, pays des Géants, Rama et Lakshmana rencontrent Jatayus mourant. Il leur apprend qu'il a été blessé par le "Frère du Seigneur d'Or", en tentant de lui arracher la belle Sita. Ils rendent pieusement les honneurs de la sépulture au monarque exilé, et reprennent leur route et leurs recherches.

Au cours de leurs voyages, ils font rencontre de Kabandha, un mortel qui autrefois avait été le plus beau de tous. Mais Indra l'avait condamné à conserver la forme de monstre sous laquelle il avait tyrannisé le monde, jusqu'au jour où Rama lui couperait les deux bras et le placerait sur un bûcher funéraire. Alors sa belle forme première lui serait rendue.

Rama et Lackshmana, en se défendant contre lui, lui coupent les bras, et anxieux d'en obtenir des nouvelles de Sita, que Kabandha pourrait donner comme Esprit, le placent sur une bûche, d'où il s'élève dans toute sa beauté. Il leur dit alors d'aller trouver Sugriva "Seigneur des Vanaus" qui leur ferait retrouver Sita.

ONZIÈME TABLEAU

Couronnement de Sugriva.

Un jour qu'ils étaient près du bois de Rishyamuka, Rama et son frère trouvèrent l'auguste singe Sugriva, qui leur raconte son histoire et les persécutions qu'il lui fallait souffrir de son frère Bali, roi des singes. Puis, ayant obtenu par lui des nouvelles de Sita, Rama déclara à Sugriva qu'il lui donnerait le trône de Bali, après avoir tué celui-ci. En effet Bali, à la suite d'une lutte formidable, succombe sous une des invincibles flèches de Rama, et Sugriva est couronné roi. Ainsi devenu le chef souverain des immenses armées des Vanars, il envoie par tout le pays des troupes à la recherche de Sita, et l'une des armées est commandée par Hanoûmat, Roi du Vent.

DOUZIÈME TABLEAU.

L'Ile de Lanka.

Sita emprisonnée dans le bois d'Asoka.

A la suite d'une marche longue et inutile, les Singes désespéraient quand ils rencontrèrent Sampati, vieux vautour, frère de Jatayu, qui leur révéla que Sita était cachée dans l'île de Lanka, située bien loin sur la mer.

Les vanars campent alors sur le rivage de la mer, et, après de longues délibérations, décident que Hanoûmat se précipitera dans l'océan et gagnera l'île à la nage.

Ce terrible exploit accompli, Hanoûmat se métamorphose en chat et pénètre dans la superbe ville de Lanka. Il y cherche Sita longtemps et vainement, mais en passant dans un bois d'arbres d'asoka, qu'il n'avait pas encore visité, il a l'inspiration d'y entrer, et y trouve Sita gardée par des géantes grêles, pâles, au visage sinistre. Puis il entend une conversation où Sita repoussait Ravana. Sûr désormais de la pureté de Sita et de sa fidélité à Rama, il se découvre à elle en lui remettant un gage qu'il tenait de Rama. Elle lui en remet un autre en échange, et Hanoûmat, après avoir détruit le bois et achevé d'autres merveilleux exploits, retourne auprès de Rama.

TREIZIÈME TABLEAU.

Invocation de Rama à l'Océan.

Après le retour du fidèle ambassadeur Hanoûmat Rama réunit les armées et marche vers l'Océan. Arrivés là ils trouvent sur leurs pas un nouvel obstacle, et l'on se demande comment franchir toute cette mer avec si nombreuse armée. Mais Rama était sage autant que brave et fort. Il invoque donc le Maître de l'Océan, qui lui apparaît, et lui dit de construire une jetée gigantesque. Ce qui est fait avec l'aide de l'architecte céleste, Nala. Et l'armée traverse jusqu'à Lanka.

QUATORZIÈME TABLEAU.

Le Combat—Rama et Ravana.

La jetée, formée d'arbres et de rochers gigantesques, s'étendait du continent à l'île de Lanka. Rama et son armée traversent et assiègent Lanka. Après une mêlée furieuse entre les deux camps ennemis, Ravana apparaît sur un char étincelant et offre le combat à Rama à pied. Le dieu Indra voyant l'inégalité de la lutte, envoie à Rama son prestigieux chariot sur lequel monte celui-ci. Le duel dure plusieurs jours ; enfin Rama lance à son ennemi le trait mortel que Brahma avait donné à Indra et dont Saint-Agastya fit don à Rama pour lui sauver la vie. La flèche va droit au cœur de Ravana, et ainsi se réalise la promesse faite par Vishnou quand il s'était incarné en Rama.

QUINZIÈME TABLEAU.

Sita purifiée par le feu.

Ravana mort, Sita est reçue très froidement par Rama qui veut que sa femme se présente pure de toute souillure devant l'armée. Blessée de cet accueil, Sita fait élever un bûcher funéraire, et, se précipitant dans les flammes, elle adjure le Dieu du Feu de venger son honneur. Les flammes, au lieu de la consumer, se replient autour d'elle et les Dieux, descendant du ciel, révèlent à Rama son origine divine.

Puis le Dieu du Feu se manifeste, et rend Sita, pure, immaculée à Rama qui lui ouvre les bras.

SEIZIÈME TABLEAU.

Descente de Sita sur la terre.

Après les funérailles de Ravana et le retour de Sita, les quatorze années d'exil de Rama sont expirées. Accompagné de Sugriva, de Wibishan et de son fidèle frère, il monte sur le char magique et part pour Ayodhya. Il y trouve son frère Baharata, qui pendant son absence avait gouverné. Rama est couronné au milieu des réjouissances de tous, et commence un règne célèbre par sa sagesse et par le bonheur qu'il donna à son peuple.

Les *Knights of Momus* ont joué de bonheur. Le ciel, menaçant le matin, s'était bientôt lavé comme pour couronner d'une voûte mieux étoilée la procession du soir. Le cortège a paru rue du Canal vers huit heures et demie, et c'était un ravissement des yeux que de prendre d'enfilade cette longue traînée des seize chariots, superbement attelés, inondés de lumière, et où chatoyaient tous ces costumes remarquables comme cachet, comme originalité, comme vérité. Nous n'entreprendrons pas de décrire ces tableaux qui présentaient une variété de kaléidoscope ; on en a lu le sujet plus haut.

Disons seulement que, dans leur huitième fête de nuit, les *Chevaliers de Momus* ont plus que tenu les promesses de leur passé. Ils ont fait les choses élégamment, somptueusement. Une fois de plus, mieux que jamais peut-être, ils ont montré et leur libéralité et leurs ressources d'esprit : têtes et bourses bien remplies. Ils ont complètement justifié une devise latine que nous avons remarquée sur l'un de leurs transparents : "Tant que nous vivons, sachons vivre."

Pour être juste, il faudrait énumérer tous les chariots de cette représentation, où se retrouvaient vivantes les pages les plus saillantes de l'œuvre de Valmiki ; nous nous contenterons—car le temps nous presse—de citer le bannissement de Râma, l'enlèvement de Sita, le combat de Rama et de Râvana—et enfin la descente de Sita sur la terre. Tout cela fait honneur aux artistes qui ont confectionné les costumes à Paris, à ceux qui ont été chargés ici des accessoires et de la décoration, et aussi aux metteurs en scène—véritables peintres—qui ont combiné les groupes. Le succès a été retentissant ; la foule immense qui saluait le cortège sur tout son parcours, l'a dit avant nous et mieux que nous.

A l'Opéra la salle était pleine, et quel public ! Des espaliers de jeunes filles et de jeunes femmes—toute une flore de chairs. Des visages charmants, des enveloppes exquises de goût, derrière lesquelles s'étageaient piteusement les habits noirs, comme pour en augmenter encore le délicieux relief. L'Orient a bien des splendeurs, le Râmayana nous l'apprendrait, si nous ne le savions déjà, mais l'Occident a les siennes aussi, et, la nuit dernière, il en avait rempli la corbeille de notre théâtre français.

Vers dix heures et demie le rideau s'est levé sur un tableau très réussi comme groupes et comme opposition de couleurs : Le triomphe de Râma — pourrions-nous l'appeler. Néanmoins si brillant, si captivant qu'il fût, il avait une rude concurrence à soutenir : le tableau d'en face, celui de la corbeille dont nous avons parlé plus haut. Il était là bien des Sitas pour lesquelles plus d'un Râma croiserait le fer avec tous les Râvanas de la création. Aussi les regards flottaient-ils de la scène aux loges, et nous nous risquerions presqu'à dire que celles-ci en avaient la meilleure part.

A la suite de ce tableau unique, les *Chevaliers de Momus* ont défilé devant leurs invités ; et, le tour de l'hémicycle terminé, ils ont entamé un *Lancier* d'honneur, en conservant leurs costumes qu'ils quittaient bientôt après. Et sous le frac tous avouaient que cet Orient, dont ils revenaient, ne leur avait certes pas montré des types plus achevés de distinction, d'élégance et de beauté que ceux qui jaspaient la salle.

Au moment où nous laissons l'Opéra les danses sont dans tout leur entrain, toute leur fièvre, dirions nous ; mais ceci n'étant point de notre compétence, nous arrêtons notre plume, en gageant que le jour surprendra là bien des pieds mignons encore en mouvements. Que messieurs les artistes de l'orchestre se résignent donc ; la pénitence est douce d'ailleurs.

—Nous signalons à l'attention de nos lecteurs l'annonce de la maison P. Werlein qu'ils trouveront à une des pages intérieures du journal. A ceux qui ne connaissent pas cette maison, nous dirons qu'elle s'est acquise une réputation des plus enviables par sa parfaite loyauté dans ses relations d'affaire avec le public, les excellents pianos qu'elle vend, et surtout, les prix modiques auxquels elle les vend.

Des nombreux instruments que vend M. Werlein, le piano Chickering est le meilleur. Connu depuis cinquante ans, il peut se passer d'éloges. Le piano Matushek, en usage ici depuis douze ans, jouit d'une vogue telle qu'il a presque éclipsé les pianos importés. Il les excelle pour le son, le toucher, le travail, la durée et se vend à meilleur marché. M. Werlein vend aussi le piano Haines dont se sert Patti dans son char salon en voyageant. Les prix de la maison sont si modiques et ses conditions si faciles, que personne ne doit se priver du plaisir de posséder un piano.

—Le Malakoff Bitter grandit chaque jour dans la faveur populaire.

WM. E. MURPHY, AVOCAT,

Au No 77 de la rue de la DOUANE ENTRE LA RUE DE CHARTRES ET LE PASSAGE DE LA BOURSE.

Consultations de 9 à 3 heures, en français et en anglais.

Liste complète des navires dans le Port de la Nlle-Orléans

Comprenant les noms des navires et de leurs capitaines, ceux des consignataires, avec indication du tonnage, du mouillage et de la destination

STEAMERS.

Architect Ang. 1994 Jones pour Liverpool 10 1er dist, Lucas E Moore &co
Celia Ang. 2163 Leighton pour Liverpool 42 4e dist, Hall & Vaughan
Essington Ang. 1765 Greig pour— St sem, A K Miller &co
Guasto Am. 998 Hill pour—Alger, C A Whitney &co
Heredia Cos Ricas, 241 Price pour— 1r 1e dist, W D [illegible] &co
Jamaican Ang 2010 Winter pour Liverpool 45 4e dist, T & G Forwood
Mississippi Ang. 2159 Gibson pour Liverpool 46 4e dist, Stim Weeks &co
[illegible] Am. 508 Otteson pour Belize Hon 16 1er dist, S Oteri à Bro
Peconic Ang. 1795 Jenkins pour—15 1er dist, Ange'o Castanovo
Pembroke Ang 2410 Priest pour Liverpool 42 4e dist, A K Miller &co
Quebec Ang. 2621 Dale pour Liverpool 41 4e dist, S las Weeks &co
Rosemond Castle Ang. 1765 Adams pour Brême 42 4e dist, A K Miller &co
Suez Fr. 2125 Magetent pour le Havre 24 3e dist, Forstall Ross & Clayton
Tobasco Mex, 379 Powell pour—Alger, Avendano Bros
Viking Ang. 2598 Topper pour Liverpool 42 4e dist. J W Brewster
W G Hewes Am. 1118 Brown pour— Alger C A Whitney &co
Yarac Bat Esp, 2197 Ugarte pour Liverpool 28 1er dist, Avendano Bros

NAVIRES.

City of Boston Am. — Roy pour—21 1er dist, Lucas E Moore &co
Frigga Ang. 1135 Colford pour Liverpool 4e rue, Mair, Duckworth &co
John Murphy Ang 1596 Cosman pour le Havre 4e rue, Norton & Bell
Lydia Skolfield Am. 1244 Miller pour le Havre 24 1er dist, L Ranger &co
Mount Pleasant Ang. 1499 Wallace pour Liverpool 3e rue, L LaCombe &co
Nettie Murphy Ang. 1408 Raymond pour Liverpool 4e rue, A K Miller &co
[illegible] Am. 1541 Nichols pour Liverpool 7e rue, Norton & Bell
Ryerson Ang 1428 Dennis pour le Havre 32 1er dist, Hall & Vaughan
Regina Ang. 1255 Bain pour Liverpool 3e rue, A K Miller &co
Swallow Am. 1209 Dunein pour la Russie 40 4e dist, Lucas E Moore &co
Sarmack Am. 856 Ulmer pour Reval 46 4e dist A K Miller &co
Savannah All. 1421 Tablehman pour Brême 30 3e dist, A K Miller &co
Wm Tapscott Am. 1630 Ray pour la Russie 35 1er dist, Lucas E Moore &co
William Ang. 998 Journey pour—3e dist, au capitaine

BARQUES.

Adelante Esp. 548 Casabella pour Barcelone 33 1er dist, au capitaine
Adolf All. 1083 Brookelman pour— 32 1er dist, A K Miller &co
Aldea Ital. 582 Villari pour—5e rue au capitaine
Ashmead Nor. 292 Schage pour Baltic 18 2e dist, Robt Oerlein
Carl Sued. 347 Olssen pour Cork 16 3e dist, Robt Oerlein
Cecilia Sued. 349 Lowe pour Baltic 16 2e dist, Robt Oerlein
Chas Bal Nor, 753 Wilhelmsen pour Baltic 18 3e dist, Robt Oerlein
David A Preston Am. 581 Jones pour— 22 1er dist, Norton & Bell
Eugenia Esp. 442 Barrena pour Barcelone 5e rue, D Fatje &co
Eleonora Madre Ital. 450 Masella pour Gênes 30 3e dist, A K Miller &co
Emmanuele Swedenberg Ang. 799 Anderson pour—5e rue, Norton & Bell
Fortuna Aut. 524 Scopinich pour Brême 17 3e dist, S A Cosulich
Gentleri Tarabochia Aut. 770 Tarabochia pour la Russie 32 3e dist, A K Miller &co
Geopea Ang. 1024 Metyer, déchargeant, 4e dist, Jos F Lovell &co
Hamburg All. 663 Hashagen pour Brême 26 1er dist, E F Stockmeyer &co
India Esp. 783 Cairo pour Barcelone 33 1er dist G Corral &co
Kongsbyrd Nor. 290 Michaelsen pour Baltic 17 3e dist, Robt Oerlein
Leamington Ang. 973 Cunningham pour le Havre 1re rue, Forstall Ross & Clayton
Matsura Ang. 1194 Bonner pour Brême, 4e rue, Forstall Ross & Clayton
Mentor Nor. 542 Samuelsen, pour Cadix, 3e rue, Robt Oerlein
Marsece Ital. 543 Marsece pour—Pie Tier, Rossetti & Xiques
Navigatore Ital. 643 Lauro pour Gênes 27 3e dist, A K Miller &co
Penang Am. 562 Townsend pour Cienfuegos Pie Tier, Norton & Bell
Princess Dagmar Esp. 446 Urquhart pour l'Espagne 3e rue, G Corral &co
Sirene Aut. 544 Cosulich pour—30 3e dist, A K Miller &co
Schiller Nor. 419 Christoffersen pour Reval 24 3e dist, Robt Oerlein
St Cloud Am. 723 [illegible] pour—24 1er dist, au capitaine
Triade Tarabochia Aut. 510 Tarabochia pour Cronstadt, 32 3e dist, A K Miller &co
Wilmsons Ang. 972 Rettie pour Liverpool 28 3e dist. Dr Weil & Hammond
Zia Antonia Ital. 544 [illegible] pour—9 3e dist, [illegible]

[illegible]

Frithiof Sued. 521 Pettersen pour Baltic 22 1er dist, Robt Oerlein

GOELETTES.

Ariel Mex. 128 Bueno pour—Gretna, Gordon & Castilla
J G Whipple Am. 50 Soule pour—4e dist. au capitaine
Royalist Ang. 111 Baker pour—Pie Tier, E Pilsbury

LISTE DE NAVIRES

En partance pour la Nouvelle-Orléans

NEW-YORK.

Steamship New Orleans, Baker......parti 11 fév
Steamship Algiers, Hawthorn......parti 11 fév

BARROW.

Barque Romanoff, Pearce,......partie 13 janv

LIVERPOOL

Steamship St Louis, McAuley,......en chargement 26 janv
Steamship Teutonia, Bracchette......en chargement 23 janv
Steamship Historian, Callaway,......en chargement 26 janv
Steamship Commander, Woodcock......en chargement 30 jan
Steamship Merchant, Harrison, en chargement 31 déc
Havire Mary Stuart, Wright, en chargement 6 fév
Navire Cromwell, Barstow,......en chargement 13 jan
Navire Cashier, Fuller,......parti 10 jan
Barque Shatemuc, Jones,......en chargement 22 déc
Navire Herman, Dickens,......parti 24 déc
Barque Sarah Emma, Lewis,......parti 19 nov
Barque Ocean, Andersen,......partie 19 jan
Barque Luigi V. Volpe,......partie 5 nov
Barque Mary Durkee, Newcomb, en chargement 26 janv

LONDRES.

Navire Annie Bingay, Walker,......expédié 26 jan
Navire Royal Visitor, Bernier,......parti 3 janv
Navire City of Liverpool, Whittier,......expédié 7 janv
Barque Cap. Christenson......partie 31 déc

NEWPORT.

Barque St Julien, Prite,......en chargement 4 déc

STETTIN.

Barque Iris, Mailbroth,......partie 5 janv

LEITH.

Navire Excelsior, Joslin,......parti 12 janv

GIBRALTAR.

Barque Teresa Co Vies, Moldino,......partie 10 janv

HAVRE.

Navire Eliza A Kenny, Brooks,......parti 10 jan
Navire Ben Lomond, Sutherland,......parti 24 jan
Navire Crescent City, Kelly,......parti 2 fév
Navire Charles, Nickerson,......parti 1 fév
Barque Taxas, Brening,......partie 10 jan
Barque Georges, Jean,......partie 1er fév

BORDEAUX.

Navire Scioto, Flowers,......parti 5 fév
Barque Louisiana, Pedersen,......partie 3 janv

MARSEILLE.

Steamship Massico,......parti 28 janv
Barque Engelbrecht, Eckman,......partie 27 janv
Barque Ferrari, Russo,......en chargement 15 déc

ROUEN.

Barque Forest, Cunningham,......partie 4 jan

BREMEN.

Barque Com. Dupont, Cook......partie 31 janv

GENES.

Barque Domenico Lencia, Farais,......partie 19 janv
Barque Simpson, Gargallo,......partie 20 jan

BREME.

Havane Friedrich, Brugge[illegible]......parti 13 fév

PALERME.

Brick Fritz von Ahrenstaf, Lehman, parti 24 déc

MESSINE.

Steamship Bessarabia, Crockery,......expédié 21 janv

ANVERS

Navire Leviathan, Mesdak,......parti 1 déc
Barque Carrier Dove, Saunders,......partie 9 fév

RIO DE JANEIRO.

Navire Theo Lord, Hall,......parti 7 janv
Navire Asiana, Williams,......parti 14 janv
Brick Sheperdess, Cook,......en chargement 15 janv

PERNAMBUCO.

Barque Henry C Buckman, Harrington,......en chargement 3 fév
Barque A J Pettingill, Dorey, ...en chargement 3 fév

Un remède de la réputation des Hostetter's Stomach Bitters mérite d'être essayé sérieusement. Si vous êtes dyspeptique, votre maladie n'y résistera pas ; si vous êtes faible, si vous dépérissez et si vous vous sentez abattu, il vous animera et vous rendra le courage ; si vous êtes constipé il vous soulagera, et si vous êtes bilieux, il stimulera votre foie. Ne vous livrez pas à l'abattement, relevez-vous et entrez résolument dans la bonne direction.

A vendre par tous les droguistes et marchands en général.